

La fin du monde est à 7 heures



Premières et dernières pages signées
Sophie Martin

Avec la collaboration et la complicité de
Danielle Aubut
Marie-Ève Boyer
Patrick Desbiens
Du collectif *Les Mots Dînent*

XIX^e course à relais — Hiver 2024
*Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)*

Je me lève un matin sans savoir que c'est le dernier du genre. Vous savez, un matin auquel on ne fait pas particulièrement attention parce qu'il est comme tous les autres avant ? Ouais, un beau matin comme ça.

Mes yeux s'ouvrent lentement, je m'étire langoureusement et décide de somnoler encore quelques minutes. Soudainement, je pense à mon café : le premier du matin est toujours le meilleur. Cette pensée suffit pour me tirer de la douce chaleur de mes couvertures. J'enfile mes douillettes pantoufles, puis ma robe de chambre, et je file à la cuisine.

Mon mari y est déjà passé, comme en font foi les miettes de pain et les taches de beurre d'arachide sur le comptoir. Il sera déjà parti pour le bureau – il est de ces malchanceux qui, pendant même la pandémie de COVID, a toujours dû se rendre sur place. Au contraire, j'ai le luxe de travailler de la maison depuis même avant la satanée pandémie.

Je place ma petite dosette dans la cafetière et pendant qu'elle se réchauffe, je mets un peu de crème, de lait et de sucre dans ma tasse. Ce rituel réconfortant fait partie de chacun de mes matins de semaine et me donne le temps de chasser tranquillement les dernières brumes du sommeil.

Mon café prêt, je prends une première petite gorgée. La sensation de bien-être qui m'envahit me donne l'impression d'être une plante desséchée sur laquelle tombe enfin une pluie fraîche. Une chaleur qui va du nombril jusqu'au cœur.

Je monte au loft qui me sert de bureau. J'ouvre les écrans, puis entre mes justificatifs d'identité. Au moment de me brancher au réseau, j'attends. Puis j'attends, et j'attends... et j'attends. Finalement, la connexion se fait, puis se défait immédiatement.

Soudainement, c'est la cata. L'écran bleu de la mort. Bon. Je reprends une bonne lampée de café et prends mon téléphone intelligent pour appeler le dépannage informatique du bureau. Pas de tonalité.

Quoi ? Je réessaie. Même chose. La ligne semble « morte ».

Eh bien, zut. Je commence à rédiger un texto à ma patronne pour l'informer que je suis technologiquement k-o ce matin lorsque le téléphone se met à sonner dans ma main. J'en sursaute. Sûrement le café...

– Oui, allô ?

– Sophie ?!

C'est mon mari : il est à la caméra et me semble légèrement hirsute et à bout de souffle.

– Ben, oui, tu veux que ce soit qui d'autre ? Il y a problème ?

C'est lorsque je vois la panique qui plane dans ses yeux que je me mets à douter. Il a le regard toujours si sûr – rien ne l'ébranle jamais. C'est un véritable roc. Et quand on voit des fissures commencer à zébrer le roc, la peur nous prend. Alors, voilà, j'ai soudainement peur. Mon petit matin banal prend un virement à gauche le temps d'un cillement.

– Oh, mon dieu, t'es là. Surtout, ne bouge pas de la maison.

– Ben voyons, qu'est-ce qui se passe ?

– Je sais pas – toutes les communications sont *down* partout, c'est national. Il y a des accidents partout. Les radios, la télé, il n'y a plus rien.

– Han ?

– Ouvre la télé, la radio, quelque chose, tu vas voir !

J'obtempère, et il a raison. Qu'une tempête de vent dans les haut-parleurs de ma petite radio de bureau.

Hébétée, je regarde mon mari au regard un peu fou, et je lui demande :

– Mais qu'est-ce qui se passe ?

– Personne ici n'en sait rien. Écoute, je prends mes choses et je rentre à la maison. Promets-moi de ne pas sortir.

– Ben, pourquoi je sortirais ? C'est promis d'office !

– Je t'aime. À tout de suite.

– À bientôt !

Je décide d'aller voir si la télé fonctionne, elle. Je descends rapidement les marches, puis cours au salon. Il n'y a que neige et grésillements à l'écran. Bon, ça sera un crash des systèmes de télécommunications.

J'ai moins peur tout d'un coup. Le rationnel fait des miracles. Je vais pouvoir profiter d'un petit matin plus paisible que prévu, au final. Pas besoin de m'inquiéter de mes rapports urgents. Je décide de me faire couler un bon bain, question de profiter du moment présent.

C'est alors que j'entends le grondement. Pas un grondement, non, un vrombissement de plus en plus assourdissant. Laissant couler l'eau du bain, je me précipite à la porte de la maison.

J'ouvre et je vois – c'est un avion, un gros porteur en train de faire ce que j'interprète comme un atterrissage d'urgence dans ma rue.

En pantoufles et en robe de chambre, je me lance dehors pour m'assurer que mes yeux ne me trompent pas.

Non, il n'y pas d'erreur. L'avion s'apprête à toucher l'asphalte enneigé de la rue.

Je regarde autour de moi pour voir si mes voisins sont aussi dehors à observer ce cauchemar. Ce que je vois me glace le sang...

Deuxième partie – *Danielle Aubut*

Mon sang ne fait qu'un tour face à l'aberration sous mes yeux qui n'en croient pas leurs yeux ! Suivez-moi bien : à trois maisons de chez moi, une forme géante et gluante occupe la moitié des quatre voies de la rue en englobant le terre-plein du centre.

On dirait une méduse hors de son élément, une gélatine qui ondule ses queues dans les couleurs du soleil levant. Ce serait presque poétique si ce n'était pas si monstrueux.

Ce qui ajoute à l'incongruité de sa présence, c'est que la matière en question est couronnée d'une espèce de blanc d'oeuf. Une immense morve meringuée de plus ou moins quatre étages.

Je pense soudain avoir la berlue quand je devine un abribus, une voiture et une dizaine de silhouettes aussi humaines qu'inanimées, agglutinées dans les entrailles de la gélatine. Un jell-o qui gobe la ferraille et ce qui se trouve sur son chemin. Car mon cerveau enregistre avec horreur que la chose glisse, bouge, aussi lentement qu'un escargot, mais implacablement. C'est dégueulasse ! C'est atroce ! Je suis sidérée. Le froid m'envahit et ne m'atteint pas. Car je ne ressens plus rien; je suis gelée sur place sans être gelée physiquement : en bref, je sais que je perds la carte tranquillement. Je vais me transformer en bonne femme de neige immobile décorant mon entrée, en pantoufles et robe de chambre pastel. Patrick va me retrouver à son retour et il va me dégeler avec ses larmes chaudes... Patrick ! Qui s'en vient ! Quand ? Le pourra-t-il ? Qu'a-t-il, lui, sur son chemin ? Des voix délirantes donnent des ordres dans ma tête.

– Secoue-toi, bouge, réagis...! Rentrez chez vous, vite ! *Please go inside!* Madame, madame...!

Ce sont de vraies voix ! Venues de l'avion bien atterri à l'autre bout et dont la queue est maintenant ouverte pour laisser sortir des soldats qui m'enjoignent de loin à rentrer chez moi. Ils n'osent pas approcher. Des trouillards, non ? Je suis entre eux et la bibitte Pillsbury translucide. Comme pour leur donner raison, un éclair zigzague du côté de la gélatine qui a gobé un poteau électrique ! Ça ne semble pas lui faire un pli dans le *jelly fish*, si vous voyez ce que je veux dire. Le fou rire me prend; c'est trop, tout ça ! Je souris béatement aux sauveteurs et leur fais signe de la main.

— Youhou, par ici, vous avez vu ?

Je leur montre l'amas de morve comme si c'était une attraction touristique. Puis je me dirige vers ma porte en chantonnant. Mon cerveau se défend comme il peut face contre les chocs reçus coup sur coup.

— Je vous prépare un café, les gars ! Crème, lait, sucre, le meilleur ! Vous m'en donnerez des nouvelles !

Je claque la porte et virevolte en fronçant les sourcils : toute mon attention se porte désormais sur le nombre de petites dosettes que je peux bien avoir. Est-ce que je vais en manquer ? Je les compte, en les plaçant en paquets de variétés. Et je recommence. La tâche requiert toute mon attention. Ça va me prendre quelque chose pour prendre les commandes ! *Waitress!* Il y a longtemps que je ne me suis pas aussi amusée. Depuis que je jouais à la madame, tiens !

Je me dirige gaiement vers l'escalier et mon bureau pour trouver un bloc-notes, quand je constate qu'il pleut dans le logis. La goutte qui fait déborder le vase ! J'envisage désormais danser et entonner *I'm singing in the rain*. Il me faudrait mon parapluie. Non, l'eau sur mon front est salutaire et me fait reprendre partiellement mes esprits pour investiguer. Un trou qui coule de la toiture cathédrale ? Non, c'est plus abondant... Un rideau de pluie fine, des gouttelettes perlées qui tombent du loft. Je tends l'oreille en même temps que le déclic se fait : le bain ! Je suis sortie sans fermer les robinets ! Je grimpe l'escalier quatre à quatre. Le tapis du deuxième est détrempé. Mes pantoufles y goûtent donc aussi. Bonne température quand même. Le réservoir à eau chaude tient le coup !

Quand j'atteins la salle de bain, un immense gargouillis retentit. Depuis la porte je constate que le bain est bien plein mais a cessé de déborder parce qu'il n'y a plus d'eau qui

coule ! Je ne comprends pas. Je n'ai touché à rien. Il n'y a plus d'eau ? Le réservoir ? Le service de la ville ? L'eau froide ?

C'est alors que, sidérée, je réentends le gargouillis et que, catastrophée, je vois s'écouler peu à peu du robinet, du bain, de la douche et du lavabo, des poignées de morve meringuées...

Troisième partie – *Marie-Ève Boyer*

Mon premier réflexe est d'essayer de remettre les poignées de morve meringuées dans le tuyau. Je ferme donc les robinets en espérant que cela permettra à cette gelée dégoûtante de retourner dans les tuyaux, mais sans succès. Je dois alors trouver une autre solution. En mettant mes mains dans l'amas de jell-o, je me rends compte de la chaleur que ça dégage. Si je savais ce que c'était, je trouverais ça presque réconfortant, comme la paraffine lors d'un pédicure. Sensation d'enveloppement et de douceur qui ne dure pas assez longtemps puisque presque qu'immédiatement, un choc électrique me traverse le corps. Ébranlée, je lâche la matière transparente et recule de quelques pas. Sans vouloir faire de jeux de mots, j'ai l'impression de l'avoir choquée. Ne sachant pas trop quoi faire, mon cerveau me dit de reculer et de fermer la porte. Ce que je fais.

Je dois trouver une autre solution. Maintenant que l'eau ne coule plus, il n'y a pas d'urgence. Je peux alors retourner me chercher un café... Mon cerveau n'arrive plus à penser correctement. De retour dans la cuisine, je prends une dosette et l'insère dans la machine à café. L'odeur de café se répand dans la cuisine et m'envoûte. Le bruit caractéristique de fin de cycle me ramène à la réalité. Je prends ma tasse, me tourne vers le réfrigérateur pour prendre de la crème et je vois — du coin de l'œil — une petite motte, verte cette fois, qui essaie de frayer son chemin à l'extérieur de mon robinet de cuisine. Au même instant, plusieurs cris provenant de l'extérieur me font sursauter.

Des coups frénétiques heurtent le bois de ma porte d'entrée, des cris me suppliant de les laisser entrer me font frémir. Dois-je ouvrir ou les laisser à eux-mêmes ? Ce n'est pas si simple, une décision quand même importante à prendre en quelques secondes : d'une part, avoir des morts sur la conscience quand on aurait pu les éviter ou, d'autre part si je les laisse entrer, aurais-je assez de place ? J'ignore combien ils sont... Encore plus important, serions-nous trop pour les vivres qu'il me reste. En pensant à tout cela, mon cœur commence à battre

ultra-rapidement et je comprends que la panique vient de s'emparer de moi. Qu'à cela ne tienne, je vais les faire entrer. C'est possible qu'à plusieurs, nous soyons plus en mesure de trouver des solutions.

J'ouvre donc la porte et quatre adultes aussi traumatisés que moi font leur entrée. Je reconnais le copilote de l'avion mais les trois autres ne me disent rien, des passagers peut-être... Le copilote me regarde et demande si j'ai du bois, un marteau et des clous. Je lui pointe le garage sans trop comprendre ce qu'il veut en faire. L'autre homme le suit sans prononcer un mot.

Je regarde les deux autres passagères et leur offre un café. C'est alors que je remarque à la ceinture d'une des deux, un genre de fusil. Elle voit bien que je l'ai vu et elle replace son manteau pour en cacher la crosse. Je me rends compte que mon matin tranquille commence réellement à ressembler à un cauchemar. Je recule de quelques pas et me mettant à trembler, je vais préparer du café.

Derrière moi, je sens une présence et je ne suis pas certaine de vouloir me retourner. Au même moment, j'entends les gars qui placardent la porte d'en avant. Mais pourquoi ?

En me déplaçant pour aller leur parler, la femme met sa main sur mon épaule et me retient.

— Rien n'est plus dangereux en ce moment que cet énorme monstre venu d'ailleurs. Les gens ne sont pas toujours ce que l'on croit, me dit-elle.

Elle quitte alors la cuisine en direction de l'autre rescapée qui a la tête dans un cahier et prend frénétiquement des notes en regardant par la fenêtre.

Je dépose donc les cafés sur la table de salon et m'assoit dans le fauteuil, le plus loin de la fenêtre et de la porte. En regardant les quatre nouveaux occupants à tour de rôle, je réalise qu'ils sont tous calmes, beaucoup plus calmes que moi. Je m'attarde particulièrement au copilote et à son acolyte qui, une fois les deux portes d'entrée barricadées, se sont attardés au robinet de la cuisine et à l'amas de morve qui y pendouillait. L'acolyte prend alors une sorte de ballon de latex qu'il place sur l'embouchure du robinet et coupe le monstre pour qu'il se détache et tombe à l'intérieur. Une fois emprisonné, je remarque alors qu'il range le ballon dans un contenant et le contenant dans sa mallette.

Je me retourne alors d'un trait vers le copilote et demande : « Mais qui êtes-vous ? »

Quatrième partie – *Patrick Desbiens*

Deux heures plus tôt

Centre de Commandement Inter Service – Division Toutte-Se-Peut

Corinne Persil-Frais, bien connue des services anti-terroristes, a à peine eu le temps de déposer son cahier de notes et son thermos de thé au gingembre à sa place au moment où un grand baraqué aux allures de Néandertal qui viendrait à peine de descendre de son arbre saute d'un bond sur l'immense table de réunion de la cellule de gestion de crise.

– Attention, je suis le commandant Alpha et vous avez été choisie par notre système méta-neuronal quantique de vingt-quatrième génération, ci-après nommé « Yogi Q1 24 ».

À ses côtés trône un hologramme en forme d'humanoïde lévitant dans la position du lotus. *Il a l'air de se trouver très drôle*, pense Corinne.

– Et moi, je suis Corinne Persil-Frais de Première Mouture, commandant Alpha. Êtes-vous sûr que votre Yogi ne s'appelle pas plutôt Q1 24 ?

Alpha ne relève pas. Il se tourne vers Yogi qui regarde fixement Corinne dans la position du guerrier. C'est lui qui l'interpelle d'une voix grave et caverneuse :

– Je vous ai identifiée parmi tous les mammifères intelligents de notre base de données parce que vous avez démontré une capacité hors du commun de penser autrement. Nous sommes victimes d'une attaque sans précédent qui a débuté ce matin. Un monstre gluant menace d'engloutir toute forme de vie et d'abribus. Cette opération spéciale portera le nom d'Opération Gélatine.

– Je n'ai aucune compétence particulière pour les opérations spéciales, et j'ai une tarte au four en ce moment. Il s'agit d'une recette révolutionnaire. Est-ce que je pourrais ...

– Chère Madame Persil-Frais de Grosse Pointure, la division Toutte-Se-Peut a carte blanche auprès de tous les gouvernements de l'Alliance, et avant que vous n'évoquiez votre qualité de citoyenne libre et créative, sachez que les Chartes des Droits et la jurisprudence sont suspendues jusqu'à nouvel ordre. Servir la division Toutte-Se-Peut n'est pas un droit, ni même un privilège, mais un devoir et un honneur. Un honneur, vous entendez ?

Corinne a une pensée furtive pour son doigt le plus long.

— Madame Persil-Frais, comprenez-moi bien : je n’ai aucune idée de la raison de votre présence ici, parmi ce groupe d’agents d’élite entraînés à la dure. Les voies de l’intelligence artificielle sont impénétrables.

Il consulte sa tablette.

— Attendez, votre profil indique que vous êtes cuisinière en chef de la cafétéria de la CIA, division terrorisme international. On mentionne une nouvelle recette originale au menu de tous les jours, immensément populaire au sein de la division informatique, recherche et développement, et une commande du directeur pour son repas de mariage... Bref, non, je n’ai pas la moindre idée de ce que Yogi Q1 24 voit en vous.

— Et moi, répond Corinne, je trouve qu’Opération Gélatine, ça manque de fermeté. Il faudrait lui donner du tonus. Vous n’avez pas pensé à la faire saisir, votre Gélatine ?

Yogi, cette fois en position du Cobra, décroche un large sourire de tous ses pixels.

— Et voilà !

À ces mots, un frisson traverse la salle.

— Madame Persil-Frais, de quels ingrédients auriez-vous besoin pour figer 300 tonnes de gélatine ?

— Ça dépend. À la température de la pièce ? À l’air libre ou en pot ? Il me faudrait un échantillon de gélatine pour doser le tout !

— ...

La moitié des agents, impatients de passer à l’action, trépignent en se frottant les mains pendant que les autres se prennent la tête entre les mains, dégoûtés de ne pas y avoir pensé en premier.

Pendant que Corinne fournit ses instructions à Q1 24, Alpha, en monstre de muscles et d’efficacité qui ne s’émeut de rien pourvu que les résultats soient à la clé, enchaîne vers son commandant de la logistique :

— Patrick, faites préparer un avion-cargo avec le matériel nécessaire et un plan de vol. Décollage dans un quart d’heure. Destination : Baltimore, atterrissage court sur l’avenue Lafayette, la dernière position connue du colosse adipeux.

À ces mots, Patrick frémit et manque de se décomposer comme une purée de poire à 400 degrés. L’avenue Lafayette, c’est là où il habite avec sa Sophie ! Il faut vite la prévenir de

se barricader dans la maison. Patrick gravit quatre par quatre les marches de l'escalier jusqu'à son poste de travail, deux étages plus haut. Échevelé et haletant, il l'appelle à la maison par la ligne satellitaire des services de la division. Il n'a aucune envie que ne se réalise son fantasme inavoué de voir Sophie participer à un combat dans le jell-o.

Conclusion – *Sophie Martin*

Devant le silence généralisé qui accueille ma question pourtant bien simple, je me répète.

– Qui êtes-vous ?

Les quatre comparses se regardent, puis finalement une des deux femmes me répond qu'elle et son équipe viennent d'un organisme encore plus secret que la CIA, dont le nom ne peut m'être révélé.

– Sachez simplement qu'à l'impossible nous sommes tenus... et que votre mari travaille pour nous.

– PARDON ?!

– Patrick, votre mari. Il est notre coordonnateur national. Un brave homme aux nombreux talents, je vous dirais.

J'ai la tête qui tourne. Je m'assois sur un coin de meuble quelconque. J'ouvre la bouche pour vomir un torrent de questions quand un rugissement formidable retentit.

L'homme qui accompagne le copilote et les deux femmes se lève d'un bond.

– Corinne, nous commençons à manquer de temps. Que proposez-vous que nous fassions pour faire saisir ce monstre de gélatine ?

– Eh bien, en temps normal je dirais de l'eau bouillante, mais ce démon est animé d'une énergie de l'au-delà... Attendez donc... Mais oui ! Mais oui ! Nous avons besoin d'armes à protons.

Je n'en crois pas mes oreilles. Des armes à protons ?!

– Parce que tout le monde en a dans son sous-sol, des armes à protons, murmuré-je sarcastiquement.

Ils se regardent tous, puis sourient. Ils sourient !

– Numéro Deux et Numéro Trois, aboie la femme appelée Corinne.

– Madame ?

— Vous savez qui appeler.

Non, mais, ils ne vont quand même pas appeler...

— SOS Fantômes, répondent-ils à l'unisson.

En voyant mon air narquois, la femme appelée Corinne esquisse un demi-sourire presque empathique. Je suis sidérée : il me semble que la situation passe du terrifiant au loufoque. J'ai peut-être mal compris, mais encore une fois, je n'ai pas le temps de poser toutes les questions qui me passent par la tête.

— Ils existent bien, oui. Ils sont particulièrement amateurs de mes carrés au Rice Crispies, si vous voulez savoir, se vante la fameuse Corinne. Vous voyez, je cuisine pour le centre...

— Et mon mari...

— Oh... il préfère de loin mes barres protéinées au beurre d'arachide.

Ces gens sont tout simplement des fous. Je ne veux pas passer plus d'un instant en leur compagnie. Je me rue vers la porte-patio, puis je file à toute allure vers la porte de clôture. Fort heureusement, ils ne me suivent pas, trop pris autour d'une espèce de valise renforcée contenant un téléphone rouge.

Arrivée sur le perron avant de la maison, je me rends compte que la créature se trouve maintenant à deux pas de la maison de mes voisins. Le paysage devant mes yeux est inimaginable. Un gros-porteur parké en plein milieu de ma petite rue de banlieue, des feux partout, des gens qui courent et qui crient en se tenant la tête : c'est la fin du monde, et il n'est même pas encore 7 h 30.

J'en suis à cette constatation lorsque j'entends coup sur coup quatre claquements secs derrière moi. Je fais volte-face pour me retrouver devant quatre gaillards en uniforme avec sur le dos le même appareillage que j'ai vu au cinéma dans mon enfance.

— SOS Fantômes ici, aboie l'un d'eux dans un émetteur-récepteur portatif.

J'entends la voix de Corinne s'exclamer « Fabuleux ! Vous savez quoi faire ! ».

— Ma petite dame, vous devriez aller chercher refuge quelque part, me dit calmement un des quatre chasseurs de fantômes, ça va barder ici.

— Ma petite dame...? grondé-je d'un ton menaçant.

Je commence à vouloir sortir de mes gonds quand deux bras solides m'attrapent par en arrière et me secouent comme un prunier.

– Sophie !

Je ne réagis plus. Je me sens basculer dans la folie.

– SOPHIE !

Lorsque je me réveille, j’entends des bips. Mes mouvements sont limités par nombre de tubulures qui partent de mon corps pour se rendre à autant de machines étranges. Mes yeux s’ouvrent et trouvent le regard inquiet de mon mari.

– Patrick...

– Chut. Ne gaspille pas ton énergie.

Les bips accélèrent. Je me souviens soudainement de tout, l’immonde créature, les feux partout dans mon quartier, les types louches dans ma maison, les... chasseurs de fantôme. Patrick, qui semble lire dans mon esprit, me caresse doucement le visage.

– Sophie Spaghetti, tu m’as fait une telle peur... Je pensais que tu allais y passer, comme la plupart des gens du quartier... On dit que c’est la pire catastrophe jamais survenue à Baltimore. La pire fuite de gaz naturel...

Sur ces mots, je replonge dans un sommeil réparateur duquel je me réveille tôt le lendemain matin, prête pour un bon café.

À ma grande surprise, on me sert, avec mon café, un carré aux Rice Crispies.

F I N